

# L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

## NOS PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que nous venons de nous assurer la collaboration de Mme Fraya, pour des portraits graphologiques qu'elle consent à donner — spécialement pour nos lecteurs et abonnés — à un prix très minime.

Nous n'avons pas à insister sur l'importance de la graphologie : on sait à quel point l'écriture traduit tous les mouvements de l'âme avec ses alternatives de joie et de douleur, d'enthousiasme et de désespérance.

De plus, elle nous apprend à jeter un regard sur nos défauts pour nous en corriger ; les parents peuvent y trouver de précieuses indications sur les goûts, les aptitudes de leurs enfants ; enfin, chacun peut, par elle, être renseigné sur le degré de confiance à accorder à ses amis, à ses employés, à ses domestiques, etc.

Or, pour la somme modique de 1 fr. 50 (l'affranchissement en sus), il sera fait une étude morale et intellectuelle de l'écriture qui nous sera adressée.

Les portraits graphologiques seront envoyés à chaque correspondant dans le délai de huit jours.

Prière d'adresser tous les envois à l'Administration de l'Echo du Merveilleux, 44, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX<sup>e</sup>).

## CATHOLICISME EXPÉRIMENTAL

### Une proposition de M. Albert Jounet

Nous avons reçu de M. Albert Jounet, directeur de la *Résurrection*, les deux lettres suivantes :

Saint-Raphaël, le 3 octobre 1901.

MON CHER CONFRÈRE,

Je vous remets, ici, une petite *Lettre-article*, à vous adressée. Je vous serais obligé de l'insérer dans l'*Echo du Merveilleux*, en l'accompagnant, bien entendu, de toutes les réserves et toutes les observations que vous jugeriez utiles. Je serais heureux de voir l'idée, proposée par cette lettre-article, discutée publiquement par vous et vos lecteurs.

Merci d'avance et bien à vous.

ALBERT JOUNET.

MON CHER CONFRÈRE,

Puisque vous avez trouvé la formule : *Catholicisme expérimental*, ne pensez-vous pas qu'on pourrait trancher, par des *expériences*, les discussions qui existent, sur le merveilleux, entre les catholiques, d'une part, et les spirites, les occultistes, les théosophes et les libres penseurs, de l'autre ?

Voici comment se feraient ces expériences :

On constituerait autant de groupes qu'il y a de doctrines en discussion (soit : 1° un groupe catholique ; 2° un spirite ; 3° un occultiste ; 4° un théosophique ; 5° un de libres penseurs).

Chacun de ces groupes serait invité à provoquer,

par les moyens qu'il juge *efficaces et légitimes*, des faits merveilleux (1). Quand ce serait possible, les faits seraient produits dans le même sujet. Par exemple, un médium unique serait soumis successivement à l'influence des procédés de la science libre penseuse, de la théosophie, de l'occultisme, du spiritisme et, enfin, à l'influence de la prière catholique. On verrait alors :

1° Quelle doctrine produit les faits les plus merveilleux et les plus purs.

2° Quelle doctrine est plus puissante que les autres (par exemple pour empêcher ces autres d'obtenir aucun fait merveilleux).

3° Quelle doctrine donne la meilleure explication de tous les faits produits par toutes les doctrines.

Croyez, mon cher Confrère, à ma cordiale sympathie.

ALBERT JOUNET,

Directeur de la Résurrection.

\* \*

Je suis, en effet, — et je la revendique comme mienne — l'auteur de la formule : *Catholicisme expérimental*.

Mais mon distingué confrère, Albert Jounet, n'a sans doute pas lu les divers articles où j'ai exposé ce que j'entends par cette formule, car, s'il les avait lus, il ne m'aurait certainement pas fait la proposition qu'il m'adresse dans les lettres qu'on vient de lire.

M. Jounet semble croire que, dans ma pensée, le catholicisme expérimental consiste à *provoquer, au moyen d'un médium et sous l'influence de prières, des manifestations de bons esprits — d'anges, par conséquent*.

M. Jounet, qui est catholique, peut-il sérieusement me prêter une semblable conception ! Mais de telles expériences, si elles n'étaient des sacrilèges, seraient au moins de détestables parodies, auxquelles certainement aucun chrétien digne de ce nom ne voudrait apporter son concours.

Non, le *Catholicisme expérimental* n'est pas cela !

Si je voulais en donner une brève définition je dirais que, d'une façon générale, il diffère de la

méthode appliquée jusqu'à présent par les catholiques à l'étude des phénomènes merveilleux, en ceci qu'au lieu d'expliquer les faits par les dogmes, il essaie de vérifier les dogmes par les faits.

Mais, s'il a la prétention d'innover quant à la méthode, il n'a pas l'outrecuidance de vouloir innover, quant à la doctrine.

Or, ce serait — ou je me trompe fort — aller contre toutes les données de la doctrine, que de croire possible l'évocation à volonté, des anges, ou même seulement des âmes des défunts.

Tous les théologiens enseignent, en effet, que si les anges ou les âmes des défunts peuvent se manifester à nous, ce n'est qu'exceptionnellement, et par une permission expresse de Dieu.

\* \*

Alors, me direz-vous, en quoi consiste donc votre *expérimentation* ?

A faire les expériences possibles, sinon toujours autorisées : à provoquer, par les moyens ordinaires, des manifestations d'invisibles, et à scrupuleusement analyser le caractère, les tendances, les communications, la psychologie de ces invisibles.

Cette étude, patiemment poursuivie, doit aboutir à un premier résultat : elle doit nous permettre, par la confrontation des observations obtenues, de définir, dans leurs traits essentiels, les influences évocables.

Il restera à comparer la définition, ainsi déduite, avec les diverses définitions que les autres doctrines donnent des intelligences de l'au-delà qui se manifestent à notre appel.

Et si cette définition correspond, par exemple, à la définition catholique, c'est-à-dire à la définition des « démons », dont l'essence est le mensonge, j'aurai le droit de dire que j'ai expérimentalement démontré sur ce point particulier la vérité de la doctrine catholique...

\* \*

On imagine, je l'espère, par ces quelques explications, ce que nous entendons par *Catholicisme expérimental*, et on comprend pourquoi il nous paraît impossible d'accepter la proposition de M. Albert Jounet.

Pour faire du *Catholicisme expérimental* à la manière dont le propose notre confrère, il faudrait,

(1) Pour éviter les tentations d'orgueil personnel, il faudrait que le groupe catholique employât, comme moyen de légitime provocation, des prières collectives, dites par tout le groupe et non par un de ses membres.

en effet, commencer par sortir du catholicisme.

C'est, du moins, notre impression.

Mais si quelques-uns de nos lecteurs en ont une autre et s'ils veulent bien nous la communiquer, nous serons heureux de leur ouvrir les colonnes de l'*Echo*. Car si nous avons pour habitude de défendre nos idées, nous avons pour principe de ne les jamais imposer à personne.

GASTON MERY.

## UN MAGICIEN chez Camille Flammarion

Mon article sur M. Broussay, *Un Magicien*, m'a valu l'aimable billet que voici :

Observatoire de Juvisy.

Mon cher confrère,

Voudriez-vous venir, un jour à votre choix, déjeuner ou dîner ici avec M. Broussay ?

Avec toutes mes sympathies,

FLAMMARION.

Nous nous rendîmes, M. Broussay et moi, à cette amicale invitation.

Camille Flammarion est un grand savant et Mme Flammarion est un grand cœur. Tandis que l'un étudie et scrute les profondeurs du ciel, l'autre essaie d'apporter un peu plus de bonheur sur la terre. Mme Camille Flammarion est, en effet, comme chacun sait, la présidente-fondatrice de cette œuvre généreuse : *La Paix et le Désarmement par les femmes*...

Vous imaginez facilement quelles heures, à la fois instructives et charmantes, nous avons passées en telle compagnie.

Mais ce n'est pas la place ici de raconter ces instants inappréciables, ni de décrire cet Observatoire de Juvisy qui a une si curieuse histoire et qui dresse sa coupole dans un si délicieux décor.

Il me faut me borner à ce qui, directement, peut intéresser les lecteurs de l'*Echo*.

En présence de Camille Flammarion et de deux jeunes savants, qui sont ses collaborateurs dans ses travaux d'astronomie, M. Broussay tenta de refaire les expériences dont le docteur Rozier et moi-même, avons parlé dans les deux derniers numéros de l'*Echo du Merveilleux*.

De ces expériences — celle du mouchoir et celle du questionnaire ne réussirent point.

Le mouchoir qui, devant le docteur Rozier et devant moi, était devenu rigide comme s'il avait été congelé par la force magnétique, et s'était tenu debout, comme

s'il avait obéi à la volonté de M. Broussay, s'affaissa devant M. Flammarion.

Les *esprits-chiffres* qui, d'une façon si surprenante, avaient répondu aux questions du docteur Rozier et aux miennes, ne répondirent absolument rien que d'incohérent aux questions qui leur furent posées en présence de M. Flammarion.

Ces deux expériences sont donc à refaire. Les expériences manquées ne prouvent rien, ni pour ni contre les phénomènes observés précédemment. Elles sont cependant un indice en faveur de la sincérité de l'expérimentateur...

Par contre, l'expérience de l'ébullition réussit à merveille et put être répétée plusieurs fois.

M. Camille Flammarion se montra fort intéressé ; il étudia le phénomène sous toutes ses faces, le faisant même photographier, mais se réservant d'y réfléchir avant d'en proposer une théorie quelconque.

Les deux jeunes savants, infiniment moins circonspects, ne virent dans l'expérience de M. Broussay qu'une expérience des plus banales, et, avec une parfaite assurance, presque avec dédain, en donnèrent l'explication suivante :

Selon eux, lorsque le goulot de la bouteille renversée est posé sur la paume de l'opérateur, le bouchage n'est pas hermétique. Il est assez complet pour que l'eau ne puisse passer et baver autour de l'orifice ; il n'est pas assez parfait pour que l'air ne puisse pénétrer dans le flacon ; et il y pénètre en raison de la capillarité.

L'un de nous fit alors observer que les globules d'air, d'abord rares et à peine perceptibles à l'œil augmentaient en nombre et en volume, à mesure que l'expérience se prolongeait, ce qui semblait anormal, la pression de l'air emprisonné dans la bouteille devant s'accroître en raison directe de la quantité et de la contenance des bulles et, partant, s'opposer de plus en plus à la formation et à l'introduction de nouveaux globules.

Il nous fut répondu que la compressibilité de l'air est si grande que l'apport des bulles dans la chambre à air, si nombreuses qu'elles fussent, devait être considéré comme négligeable.

Il me parut que cette réponse n'anéantissait pas l'objection.

Mais je me gardai bien, pauvre ignorant que je suis, d'entamer une discussion scientifique avec les collaborateurs de M. Flammarion, dont l'un, au moins, est agrégé es-sciences physiques !

Je laissai simplement entrevoir qu'un point était, du moins, constant, c'est que les phénomènes étaient liés à la personne de M. Broussay, puisque ni M. Flam-

marion ni le docteur Rozier, ni moi-même, en refaisant ce qu'avait fait M. Broussay, n'avions pu les reproduire.

Les jeunes savants se firent forts, eux, de les répéter devant nous.

Et, de fait, ils l'essayèrent; mais nous devons à la vérité de dire qu'ils n'y parvinrent point, en notre présence du moins.

Le problème à nos yeux reste donc entier.

G. M.

## REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

\* \* *Le Vent et ses Légendes.*

...Ne cesserez-vous pas là-haut de bougonner?

Quel plaisir l'ouragan trouve-t-il à donner

Des coups de poing dans les croisées?

Ces vers ne sont pas de Rostand : c'est Vacquerie qui apostrophait ainsi le ciel, à la cavalière, au bon temps du romantisme, et par quelque vilain temps comme celui d'aujourd'hui, où les vents venus de la Manche s'amusaient à décoiffer les Parisiennes imprudemment aventurées dans les rues, et à retourner les parapluies. Il est doux, même sans l'abri d'un triple paravent recommandé par Delille, d'écouter la tempête et d'insulter aux vents, malicieux ministres de la colère du Seigneur.

Ils ne furent pas toujours en fonctions. Quoique la plupart des cosmogonies fassent du vent l'un des éléments primordiaux, d'après toutes les légendes des marins les vents n'ont pas toujours soufflé sur la mer. Ils étaient enfermés dans des îles très lointaines ou de hardis matelots les allèrent chercher pour aider à la navigation, qui ne pouvait s'effectuer qu'avec l'aide de la marée et des rames.

La plus belle de ces légendes est celle du capitaine de vaisseau charitable qui recueille un naufragé sur un rocher. Les hommes vont se coucher; le capitaine et le naufragé causent dans la nuit silencieuse (car il n'y avait pas encore de Vents).

« Où allez-vous, capitaine?

— A Terre-Neuve, s'il plaît à Dieu.

— A Terre-Neuve! Je ne vous vois pas encore arrivé!

— J'arriverai avec le temps, et j'espère faire bonne pêche.

— Ecoutez, bon capitaine, renoncez à ce voyage; ramenez-moi à Saint-Malo, et je vous apprendrai un beau secret ».

Le bon capitaine consent. Le naufragé lui dit alors :

« Tu as entendu parler des Vents, mon bon capitaine?

— Oui; j'ai même entendu dire que le Roi donnerait son plus beau vaisseau au marin qui pourrait les amener sur l'Océan.

— Eh bien, c'est toi qui auras le beau vaisseau du Roi. Tu vas partir pour le pays des Vents, et ils te suivront; mais auparavant il faut que je te dévoile mon secret. Lorsque j'étais sur le rocher, je me serais bien sauvé tout seul si je l'avais voulu, car je suis un saint puissant; mon nom est Clément. Mais j'ai voulu savoir si tu avais bon cœur. Puisque tu m'as secouru, il est juste que je te récompense. Approche ta bouche de la mienne.

Le capitaine obéit; le saint lui souffla dans la bouche et lui dit :

— Depuis que les Vents sont Vents, c'est moi qui les gouverne, et ils m'obéissent. Quand tu seras en leur présence, tu n'auras qu'à les siffler, et ils t'obéiront comme à moi. Tu les feras monter à ton bord, et quand ils seront sur l'Océan, tu auras le beau vaisseau du Roi.

Le capitaine remercia le saint, qui disparut aussitôt. Il partit pour le pays des Vents, il fut longtemps à aller, car les marées n'étaient pas toujours favorables et les matelots se lassaient de toujours ramer. Enfin, on arriva. Le capitaine descendit à terre, et quand il fut en présence des Vents, il dit au Nord.

— Capitaine, il y a longtemps que vous êtes dans ce pays, ainsi que vos matelots; j'ai reçu l'ordre de vous amener ailleurs et je viens vous chercher.

Nord ne voulait pas suivre le capitaine; il se mit en colère, et lui et tous ses matelots (les autres Vents) soufflèrent sur le capitaine, qu'ils faisaient sauter en l'air comme une feuille morte. Le capitaine se souvint alors du pouvoir que lui avait donné saint Clément : il siffla de toute sa force. Aussitôt les Vents s'apaisèrent, devinrent doux comme des moutons et le suivirent à bord.

Le navire ne mit pas longtemps à se rendre en France, car les vents soufflèrent constamment sur les voiles; on marchait aussi bien de flot que de jusant, et les matelots étaient joliment contents de n'avoir plus à tirer sur les rames.

A l'arrivée, les vents se dispersèrent sur l'Océan, où depuis, ils ont toujours soufflé, et grâce à eux, les matelots n'ont plus besoin de ramer pour faire avancer les vaisseaux.

Le Roi de France, très content de voir les vents sur la mer, fit appeler le capitaine et lui donna son plus beau navire.

Telle est la plus complète et la plus agréablement

naïve de ces légendes, que rapporte M. Sébillot dans ses *Contes des marins*. Dans une autre, les vents ne sont pas désignés comme des personnages de chair et d'os. Le capitaine les enferme dans une outre, mais ses matelots, imprudents comme ceux d'Ulysse, ouvrent l'outre pour voir ce qu'elle contient. Les vents s'échappent, mettant le navire en pièces et se dispersent sur l'Océan.

Saint Clément n'est pas le seul saint à qui l'on prête (à cause de ses voyages) de l'empire sur les vents; saint Valentin est invoqué en Basse-Bretagne pour donner bonne brise; saint Antoine passe également pour commander aux vents et aux flots; et saint Marc et sainte Marine, sans autre cause connue que son nom.

Ce moyen de se faire obéir des vents que donne saint Clément au capitaine (siffler), se retrouve dans les superstitions des marins de tous les pays. Sur les navires de la Baltique, quand le vent est faible, on le siffle d'un ton engageant; et pour qu'il ne s'élève pas trop brusquement, entre chaque siffnade, les matelots lui disent quelques paroles de flatterie: « Arrivé, vieux père; arrive, vieux garçon ». Les Annamites sifflent aussi pour appeler le vent, et pour faire tomber les fruits des arbres, criant après avoir sifflé « Esprit du vent, fais tomber le fruit dans le sac de la bonne femme ». Toutefois, ils sifflent très doucement, de peur de réveiller le Dragon qui sommeille derrière les nuages.

Dans la Haute-Bretagne, quand il fait bonne brise et que quelqu'un siffle, on le prie de se taire, et de ne pas appeler le vent, de peur qu'il ne dégénère en ouragan. En Basse-Bretagne, les marins ne sifflent jamais quand le temps se gâte de crainte d'appeler l'orage. M. W. Jones, rapporte que, dans le district de Scarborough, ceux qui louent des bateaux de plaisance empêchent leurs passagers de siffler; les vieux marins en donnent le motif: « Nous ne sifflons jamais que quand le vent dort, et alors il accourt. »

Toute l'antiquité a cru au pouvoir des Tempestaires. Des fragments assyriens récemment déchiffrés contiennent des charmes pour commander aux sept mauvais esprits des tempêtes. Les marins grecs se servaient pour invoquer les vents de formules appelées Anémo Kostaï. Il en existe encore une composée par Simonide. Sozomenas raconte qu'un empereur de Constantinople fit mettre à mort le philosophe Sopotre parce qu'il avait lié les vents qui amenaient les provisions à la capitale.

D'après Hérodote une horrible tempête ayant fait périr quatre cents vaisseaux de la flotte de Xercès, un magicien perse lia aussitôt l'aiguillette à Eole et l'empêcha de submerger le reste. Olaüs raconte que le roi

de Suède Eric était un puissant magicien, si familier avec les démons que le vent se mettait à souffler du côté où il tournait son chapeau. C'est pourquoi on le surnomma: chapeau à vent. Walter Scott (dans le *Pirate*) rapporte cette tradition comme existant encore à une époque assez récente aux Shetland.

D'après Glanville, les habitants du Vinland offraient et vendaient le vent aux capitaines que le calme retenait sur leurs rivages. Ils leur remettaient une pelote de fil avec trois nœuds; le vent devenait plus fort à chaque nœud qu'ils défaisaient. Olaüs (livre III, ch. XV) rapporte aussi cette tradition, en ajoutant que le premier nœud défait procurait un vent doux et favorable, le second, un vent plus fort, le troisième la tempête. La Martinière, dans son *Voyage aux pays septentrionaux*, raconte à l'appui que lui et le capitaine de son navire avaient prié un sorcier lapon de leur vendre un vent qui les portât jusqu'au cap Nord.

Le Lapon leur dit qu'il ne pouvait leur fournir de vent que pour les conduire jusqu'à un promontoir qu'il leur nomma; et il attacha à un coin de la voile du mât de misaine un lambeau de toile de la longueur d'un tiers d'aune, auquel il fit trois nœuds. Quand il se fut retiré, le capitaine défit le premier nœud, et il s'éleva un vent favorable; plus tard, on défit aussi le second qui donna un bon vent; mais quand on défit le troisième, il s'éleva une bourrasque furieuse.

On pourrait énumérer ainsi longtemps de curieuses légendes et d'étranges histoires de Tempestaires, mais j'ai grand peur que pendant ce temps le vent ne cesse et qu'ainsi ce reportage n'ait plus aucune espèce d'actualité.

GEORGE MALET.

## HISTORIQUE DES APPARITIONS DE TILLY-SUR-SEULLES

Notre ami, M. le marquis de Lespinasse-Langeac, publiera, dans le courant du mois prochain, un ouvrage qui est appelé à avoir un grand retentissement, et qui s'intitulera: « Historique des Apparitions de Tilly-sur-Seules ».

Ce titre, trop modeste, promet infiniment moins qu'il ne tient. L'ouvrage, dont nous avons eu le manuscrit entre les mains, est, en effet, beaucoup plus et beaucoup mieux qu'une simple historique.

Écrit dans un style alerte et très coloré, il ne raconte pas seulement les faits; il les fouille, il

*les scrute, il les commente. Il soulèvera d'ardentes polémiques.*

*Même ici, M. de Lespinasse le sait, il trouvera des contradicteurs. Mais nous attendrons la publication du livre pour engager la discussion.*

*Pour le moment, nous tenons à dire seulement que l'« Historique des Apparitions de Tilly-sur-Seules » contient une foule de détails inédits — et que même certains chapitres présenteront l'intérêt de véritables révélations.*

*Nous donnons aujourd'hui un court extrait concernant Louise Polinière, la petite voyante disparue, dont quelques-uns de nos lecteurs nous demandaient des nouvelles dernièrement...*

#### LOUISE POLINIÈRE

Louise Polinière est, avec Marie Martel et Paul Guérard, l'extatique que j'ai observée avec le plus d'attention.

Cette jeune fille tient une large place dans l'histoire des apparitions de Tilly ; elle passionna les foules, sut inspirer aux uns, et je suis du nombre, une profonde pitié, aux autres, un enthousiasme sans bornes. Au contraire de ce qui se passe habituellement pour les prédestinés dont la vie ne doit être qu'un long calvaire à parcourir, elle changea sa situation plus que modeste contre une adoption qui la transforma en demoiselle, et son riche protecteur, dans l'exagération de son affection pour cette petite étrangère, la fit traiter chez lui avec le respect et la considération qu'il aurait pu exiger pour sa propre fille.

Louise était servante de ferme chez Madame Travers, c'est assez dire qu'elle se livrait aux travaux grossiers et pénibles.

Les premiers renseignements que j'ai recueillis sur son compte étaient bons, sa maîtresse la considérait comme active et travailleuse, d'un caractère un peu brusque peut-être.

Louise avait des notions très rudimentaires sur les questions religieuses, cependant elle remplissait exactement ses devoirs.

Du fait de sa position obscure, elle était, au moment où je l'ai connue, c'est-à-dire vers la fin d'avril 1896, humble et naïve ; c'était à cette époque une petite paysanne vulgaire, sans aspirations, sans idéal. Avec ses 60 francs de gages annuels, elle n'avait pas de prétention à la coquetterie, mais ce sentiment se développa plus tard, lorsqu'elle comprit qu'elle était une personnalité dans Tilly.

J'aurais aimé constater chez l'enfant, au moment de sa grande faveur, les mêmes vertus de simplicité, mais hélas ! avec le premier chapeau enrubanné arrivèrent l'orgueil et le dédain.

Cette aménité des premiers jours disparut comme le reste, Louise avait ses têtes ; pour tout dire, elle

n'était pas toujours polie avec ceux qui voulaient l'étudier de près, réservant ses faveurs et ses propos aimables pour ses admirateurs.

Bref, un an après sa première vision, elle était devenue plutôt désagréable. Au physique, elle n'avait reçu aucun des dons de la nature, elle était laide, son visage bronzé par le grand air était cependant éclairé par de grands yeux noirs assez durs. Intelligente et fine, elle entra si bien dans son rôle, qu'elle n'eut pas de peine à grouper autour d'elle tout un cercle d'adorateurs, que plus tard elle roula — qu'on me passe l'expression — ou, pour mieux dire, elle fut l'instrument du démon pour arriver à ce résultat.

J'ai appliqué, à Louise comme aux autres voyantes, les critères exigés par la Mystique, j'ai trouvé la dissimulation là où elle demande la sincérité, la désobéissance là où elle réclame la vertu contraire, l'orgueil au lieu de l'humilité, et je dois ajouter que sa piété, assez tiède au début des apparitions, devint de moins en moins fervente.

Un jour de fête le doyen me disait :

« Je ne comprends pas Louise, jadis elle venait communier aux grandes fêtes, depuis qu'elle voit la Sainte Vierge, elle semble s'éloigner des sacrements. »

Non seulement Louise ne s'est pas affinée au contact de l'apparition, mais ses vertus natives disparurent peu à peu.

Quelques mots sur ses antécédents ne seront pas inutiles ; peu de personnes connaissent les détails qui vont suivre, je les tiens des sœurs de l'école, où Louise fréquenta pendant plusieurs années, et de plusieurs personnes absolument dignes de foi qui habitent Tilly depuis longtemps.

La voyante subit-elle la loi d'atavisme ? Je serais tenté de le croire, sa mère est une femme étrange, déséquilibrée. Je regrette de ne pouvoir en fournir une preuve certaine, mais je ne saurais insister sur certains détails trop intimes. Son père était en prison à l'époque de sa première vision, d'aucuns prétendent qu'il en était sorti, en tous cas, il ne vivait pas avec sa femme et n'habitait pas Tilly. M. Y... m'a raconté que cet homme, peu recommandable, passait dans le pays pour sorcier ; ce renseignement m'a été confirmé par les sœurs de l'école, qui ont maintes fois entendu dire, par la sœur de Louise, les prestiges diaboliques auxquels il se livrait. Elle racontait même qu'elle était tellement effrayée, à certains moments, qu'elle s'enfermait dans sa chambre avec Louise à l'heure des incantations.

Les deux filles de Polinière passèrent par l'école des sœurs et les bonnes religieuses ne m'en dirent pas de mal, tout au contraire. « — Louise, me disait Mme X..., était travailleuse et obéissante, mais ne pouvait supporter le moindre reproche. » En effet, j'avais appris qu'à la suite d'observations sévères mais justes, l'enfant répondit : « Si c'est ainsi, je vais me noyer. » Ce n'était pas une parole en l'air, elle

essaya de mettre son projet à exécution, la première fois dans une mare qui se trouve derrière l'école; la seconde, dans la Seulle. On arriva à temps pour la repêcher.

Ribet nous affirme que l'idée de suicide chez l'enfant est un signe manifeste d'obsession diabolique.

Il y a deux périodes bien distinctes dans la vie mystique de Louise Polinière : elle vit d'abord à l'état de veille, ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'elle fut saisie par l'extase.

Visionnaire, son attitude était naturelle; quand la crise extatique s'empara de tout son être, elle devint forcée, souvent pénible à contempler. Dans le premier cas, elle joignait simplement les mains pendant la prière, plus tard, elle resta les bras étendus, dirigés vers la terre, la paume des mains tournée en dedans. Jamais son chapelet ne put rester entre ses doigts, il tombait toujours à terre, tout le monde a pu faire cette observation; Mme Travers qui, mieux que toute autre, avait constaté le fait, s'empressait de le ramasser.

J'ai vu le chapelet de Marie Martel, qui n'a jamais quitté ses mains pendant ses longues extases, tenir au bout de ses doigts par un miracle d'équilibre.

Pendant les visions, il était facile de suivre les mouvements de l'apparition, elle sortait de terre habituellement. Le visage de Louise exprimait alors l'étonnement et la curiosité, mais avec l'extase, les yeux de la voyante se convulsèrent horriblement, à tel point qu'on ne voyait plus que le blanc de l'œil. Elle avait, suivant l'expression réaliste de Gaston Mery, des yeux de poisson mort. Sa tête se renversait alors dans un fléchissement anormal et il semblait pour l'observateur que l'apparition qui devait se manifester devant elle se trouvait, au contraire, derrière la voyante. Ce renversement étrange de la tête avait tous les caractères de l'hystéro-épilepsie.

Louise pleurait toujours pendant ses extases et, malgré son sourire, des larmes abondantes coulaient sur ses joues brunies.

« Comme elle est heureuse ! » me disait un jour Madame D... attendrie par ces larmes de bonheur.

Ce chapelet qui s'échappait toujours des mains de la voyante, ces poses extraordinaires, ces larmes abondantes qui remplissaient les yeux hagards de l'extatique alors qu'elle affirmait être en présence d'un tableau calme et reposant, tout cet ensemble inexplicable au premier abord n'avait fait que renforcer mes appréciations sur la valeur des apparitions dont Louise était favorisée. En ajoutant à ces preuves physiologiques les critères d'ordre moral : l'absence de recueillement, la prière dite du bout des lèvres, sans conviction, sans élan, tantôt en français, tantôt en latin, la banalité des interminables conversations mystiques, les longues périodes de silence, je ne pouvais admettre qu'une apparition céleste, qui doit provoquer le ravissement et la ferveur de la piété, se manifestait à la voyante. La plupart des témoins

sérieux qui ont assisté aux fréquentes extases de Louise ne purent dissimuler leur étonnement et leurs appréhensions.

Quand je vis Louise Polinière pour la première fois, au printemps 1896, il pouvait être neuf heures du soir; la nuit était obscure et la scène n'était éclairée que par quelques cierges qui brûlaient dans le fossé au pied de l'ormeau.

Ce tableau avait une certaine poésie, cette petite fille à genoux devant une haie couverte de verdure naissante qui frissonnait au souffle d'un vent léger, éclairée par la lueur falote des cierges, entourée d'une centaine de personnes attentives qui murmuraient quelques prières, la simplicité des décorations et des *ex-voto* que la piété du public avait accrochés aux branches des arbrisseaux, ce paysage noyé d'ombres, tout cela avait un cachet mystérieux, saisissant.

J'observai attentivement la voyante et, après l'évanouissement de l'apparition, je lui demandai :

— « Qu'as-tu vu ? »

— « Mais toujours la même chose, la Sainte Vierge; elle est habillée de blanc avec une ceinture bleue, elle a une belle couronne sur la tête et des fleurs sous les pieds; elle a des perles de couleur à sa couronne, mais il en manque une. »

Tout en reconduisant Louise chez elle, je continuai mon interrogatoire, les réponses n'arrivaient pas comme je l'avais espéré; elles étaient brèves, peu explicatives, je sentais que cette curiosité nécessaire, le besoin de me renseigner lui était désagréable et qu'elle avait surtout le souci de rentrer chez elle pour se reposer.

Cette première impression fut mauvaise, je ne le cache pas, et je rentrai à l'Hôtel Saint-François n'éprouvant en aucune façon cette émotion, ce saisissement que je croyais trouver en présence d'un fait surnaturel....

MARQUIS DE LESPINASSE-LANGEAC.

## LES GRANDS VISIONNAIRES

Mesmer

Voltaire avait dit, en parlant de la Religion : « Ecrasons l'Infâme ! » et tous, sur ses traces, Diderot, d'Holbach, Helvétius, les savants, les encyclopédistes, les philosophes, avaient détruit les croyances, démolis les préjugés, abattu la foi, et croyaient ainsi pouvoir clore le XVIII<sup>e</sup> siècle par la négation de Dieu et le triomphe absolu de l'esprit humain.

Mais, au contraire, avant que le siècle fût fini, au milieu du chaos où grouillaient, pêle-mêle, les sublimes idées et les raisonnements mesquins, étaient soudainement apparus, pour épeler à nouveau l'Être inconnu, des mystiques comme Saint-Martin, des

thaumaturges comme Cagliostro et des savants dans le genre de Mesmer, tant cet esprit humain que l'on voulait émanciper a besoin de merveilleux, tant l'âme désillusionnée a soif de mystère.

Dans ces nouvelles aspirations, qui ne tendaient à rien moins qu'à s'emparer des forces cachées de la nature et à surprendre le secret même de la Vie, nul n'entra plus avant que Mesmer : c'est lui qui, par la portée immense de ses démonstrations et la nouveauté si suggestive de ses aperçus, pesa du plus grand poids sur l'avenir, à ce point qu'aujourd'hui encore le magnétisme qu'il propagea et l'hypnotisme qui en découle, ont quelque chose de troublant et de mystérieux où semblent renversées toutes les lois du monde physique et du monde moral.

Mesmer était né, en 1734, à Ytznang, près du lac de Constance, suivant les uns, ou à Weiler, près de Stein, sur le Rhin, suivant les autres. Toute sa jeunesse se passa dans l'étude des sciences, et c'est vers la médecine enfin qu'il dirigea ses facultés. Il l'étudia, avec passion, à Vienne, en Autriche, et ne tarda pas à étonner ses contemporains avec son étude intitulée : *De planetarum inflexu*, où il établissait « que les corps célestes, en vertu de la force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés, et en particulier, sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide qui pénètre tous les corps et remplit l'univers ».

En appliquant ce principe, Mesmer traita ses malades par l'électricité et par les aimants minéraux ; il en obtint des cures merveilleuses ; mais un savant jésuite de Vienne, le père Hell, soignant ses malades de la même manière, se dit l'inventeur du procédé. Or, Mesmer supprima les aimants, et obtint des résultats non moins merveilleux avec le *magnétisme animal*.

Alors, commencèrent ses succès, mais que de difficultés pour faire prévaloir son système ! Il en envoya un rapport détaillé à l'Académie des sciences de Paris, à la Société royale de Londres et à la Faculté de Berlin. Les deux premières ne lui répondirent même pas ; et la troisième lui fit répondre, avec ironie, et dans le plus mauvais sens du mot, qu'il n'était qu'un *visionnaire*.

N'importe ! Mesmer avait foi dans sa vision, et il était aussi convaincu de la valeur scientifique de son hypothèse que de celles des lois astronomiques formulées et désormais inébranlables de Kepler et de Newton.

Il fonda un hôpital à Vienne d'où sa renommée, après maintes guérisons constatées par un grand nombre de médecins, se répandit dans le monde entier ; puis, de plus en plus célèbre, le gouvernement français le fit

appeler à Paris, lui offrant une rente annuelle de 20.000 livres pour lui acheter son secret. Il refusa, mais un de ses adeptes ouvrit une souscription pour cet achat, et elle rapporta — chiffre fantastique pour l'époque — 340 000 livres. Néanmoins, il ne livra que ce qu'il voulut, et, pendant sept ans, le fameux *baquet de Mesmer* fut l'objet de l'enthousiasme effréné des uns aussi bien que de l'ironie incrédule des autres.

Les séances avaient lieu place Vendôme. Au milieu d'une grande salle, on voyait une cuve remplie d'eau sulfureuse, où des bouteilles étaient couchées en rayons convergents, les unes, le goulot tourné vers le centre, les autres en sens inverse. Autour de cette cuve, venaient, tous les jours, de nombreux malades. Une longue corde, passée à travers les anneaux du couvercle, enroulait un à un les membres infirmes. De plus, les malades se touchaient, soit par les bras, soit par les mains, soit par les pieds, de façon à ce que le fluide circulât facilement de l'un à l'autre, et chacun se trouvait appuyé à une tringle de fer qui sortait du couvercle de la cuve. Au bout d'un certain temps, une musique douce, éthérée, lointaine, se faisait entendre, et les malades commençaient à frémir de tous leurs membres ; puis, la musique s'accroissant, des chœurs invisibles s'élevaient, et, autour de la cuve, c'étaient alors des cris de douleur ou des cris de joie. Mais, soudain, tout s'apaisait. Un homme grave, vêtu d'une longue robe, tel un prêtre antique, s'avancant majestueusement près des malades, et, avec une baguette magique, touchait les parties douloureuses dont le mal disparaissait comme par enchantement...

Pendant longtemps, pour ces séances, ce fut de la frénésie, et autour de la cuve merveilleuse, on vit jusqu'à Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe, la duchesse de Chaulne, et tant d'autres.

C'était le côté un peu théâtral de la méthode employée par Mesmer ; mais, à côté de cela, il y avait le développement scientifique de ces hardis aphorismes :

1° « La vie de l'homme est une partie du mouvement universel. »

2° « Il n'y a qu'une santé, qu'une maladie, qu'un remède. »

Cependant, les savants de l'époque, quoique des guérisons nombreuses et indiscutables eussent été opérées, ne voulaient pas reconnaître la portée de la découverte de Mesmer, et la lutte continua, âpre, tenace, infatigable, entre le novateur que la renommée portait aux nues et les membres de la Société royale de médecine qui ne voulaient, à aucun prix, sortir de leur coutumière routine.

Le docteur Eslon, après s'être rangé du côté de

Mesmer, publia son ouvrage : *Observations sur le magnétisme animal*. Il fut hué par ses confrères, et quelques années après, pour enrayer définitivement le courant, la faculté décréta de faire signer ceci à chacun de ses membres :

« Aucun docteur ne se déclarera partisan du magnétisme animal, ni par ses écrits, ni par sa pratique, sous peine d'être rayé du tableau des docteurs régents. »

Mesmer quitta Paris et la France, écœuré, devant cet entêtement de savants, — il faut pourtant en excepter Jussieu et quelques autres — qui, non seulement rejetaient sa doctrine sans l'examiner, mais ne voulaient même pas en constater les effets absolument établis.

Il fallait laisser désormais au temps le soin de faire germer une idée aussi féconde que celle de Mesmer, et de faire rayonner sa vision dans l'avenir; et c'est ce qui ne manqua pas de se produire avec des adeptes tels que Puységur, Durand de Gros, Bué, Durville, le baron du Potet, Rouxel et le colonel de Rochas.

Sans expliquer les causes de ce principe indéniable, notre Directeur, Gaston Mery, en ce journal même, dans une série d'articles remarquables de logique et tout à fait lumineux dans l'exposé des faits, et qu'il a intitulés : *Enquête sur le magnétisme*, a montré combien il est vain qu'une certaine science, qui a des formules établies, dise à une doctrine inexpliquée encore, mais féconde en résultats acquis : « Tu ne passeras pas ! »

Bien plus large et plus scientifique même que ce esprit étroit des médecins du XVIII<sup>e</sup> siècle était celui du père Lacordaire, qui s'écria un jour, à ce sujet, du haut de la chaire de Notre-Dame :

« Les forces occultes et magnétiques, dont on accuse le Christ de s'être emparé pour produire des miracles, je les nommerai sans crainte, et je pourrais m'en délivrer aisément, puisque la science ne les reconnaît pas encore et même les proscriit. Toutefois, j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la science. Vous invoquez donc les forces magnétiques. Eh bien ! j'y crois sincèrement, fermement ; je crois que leurs effets ont été constatés, quoique d'une manière qui est encore incomplète, et qui le sera probablement toujours, par des hommes instruits, sincères et même chrétiens ; je crois que ces phénomènes, dans la grande généralité des cas, sont purement naturels ; je crois que le secret n'en a jamais été perdu sur la terre, qu'il s'est transmis d'âge en âge, qu'il a donné lieu à une foule d'actions mystérieuses, dont la trace est facile à reconnaître, et qu'aujourd'hui seulement il a quitté l'ombre des transmissions souterraines, parce que le siècle présent a été marqué au front du signe de la

publicité. Je crois tout cela. Oui, par une préparation divine contre l'orgueil du matérialisme, par une insulte à la science qui date du plus haut qu'on puisse remonter, Dieu a voulu qu'il y ait dans la nature des forces irrégulières, irréductibles à des formules précises, presque incontestables par les procédés scientifiques. Il l'a voulu, afin de prouver aux hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, qu'en dehors même de la religion il restait en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayants sur le monde invisible, une sorte de cratère par où notre âme, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, dont elle ne rapporte aucune mémoire, mais qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un ordre futur devant lequel le nôtre n'est que néant. »

La parole puissante de l'orateur, ici, complète et formule, d'une manière admirable, l'idée lumineuse du visionnaire; et il était bon, ce semble, de les rapprocher pour montrer combien, à une certaine hauteur, la religion et la science doivent se confondre.

L'esprit se nourrit de science, et la science se nourrit de Dieu.

EMILE MARIOTTE.

## PHYSIOGNOMONIE

M. Millerand

MINISTRE DU COMMERCE, ETC.

Lorsque — grâce à son intelligence ou aux événements — un homme se trouve mis en vedette, on peut dire que c'en est à peu près fait de sa liberté. Le public, superficiel dans ses considérations, mais sévère dans ses jugements, s'empare aussitôt de la nouvelle personnalité, critique ses actes et, despotiquement, lui indique l'attitude à prendre. Si cet homme s'occupe de sociologie, de politique, de suite on le classe dans telle ou telle coterie.

On lui colle une étiquette sur le dos, et, malheur à lui s'il ose, un jour, vouloir s'affranchir ! Parce qu'un homme aura — peut-être accidentellement — manifesté quelque prédilection pour une doctrine audacieuse, l'opinion publique, naïve et puérile, exige qu'il en devienne à jamais l'apôtre fidèle et dévoué. Il serait plus sage de voir, au préalable, si le personnage fut vraiment taillé pour jouer le rôle qui, un instant, a pu sembler lui convenir ou lui plaire...

Car, c'est une vérité scientifique, que, dans la vie, tout individu évolue fatalement d'après la loi de son type, c'est-à-dire d'après une ligne morale particu-

lière, résultant d'un certain tempérament psychologique en heurt direct et perpétuel avec l'ambiance extérieure et les circonstances. Trop de gens, méconnaissant cette vérité, cherchent à se tromper, et à tromper les autres, sur eux-mêmes. Il en est qui, à ce petit jeu, sont relativement sincères. Et c'est pourquoi nous voyons tant de comédiens et si peu de vrais artistes... Mais s'il est, parfois, assez facile de se tromper soi-même sur son propre compte, il est, du moins, extrêmement difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent. M. Millerand, peut-être, saurait en dire quelque chose...

Les foules prolétariennes, dont il a déçu l'espoir, voyaient en lui une sorte de messie, préparateur de la future révolution sociale. Durant des années — peut-être avec bonne foi — M. Millerand fit l'impossible pour acquérir ou conserver cette redoutable réputation. Mais dernièrement, alors qu'il ne songeait point à mal, la Fortune, pleine de malice, le fit tomber dans un tel guet-apens, qu'il dut — pour en sortir sain et sauf — accepter un portefeuille de ministre. Il en accepta même plusieurs. Beaucoup estiment qu'il n'y a pas de mal à ça. C'est possible. Toutefois, au contact du maroquin ministériel, M. Millerand, du jour au lendemain, redevint ce que, dans l'âme, il n'avait jamais cessé d'être : un bon bourgeois, plus ou moins nanti. Et, depuis cet avatar, si son éloquence garde un aspect socialiste, ses actes, du moins, laissent entendre qu'il est partisan, non de la Révolution, mais de l'Évolution sociale, ce qui est bien différent. Cette opinion, je pense, en vaut une autre. Mais, le prolétariat n'est pas de cet avis et maudit actuellement son idole d'hier...

Il n'y avait pourtant qu'à jeter un coup d'œil sur la physionomie de M. Millerand pour se rendre compte qu'elle n'avait rien, absolument rien, d'une figure apostolique. Or, tout véritable socialiste, tout révolutionnaire sincère, tient toujours, par certains côtés, de l'Apôtre ou de l'Illuminé. Or, M. Millerand n'a pas,

en vérité, le « physique de l'emploi ». Il y a trop de mollesse dans son visage. Les lignes en sont trop onduleuses, les angles trop doucement arrondis, les chairs trop florissantes...

Avec cette tête-là, on peut — pour des raisons intimes — adopter, passagèrement, les opinions les plus avancées. Mais, à moins que la Fortune ne tarde trop à intervenir, ou que des intérêts personnels n'y incitent énergiquement, on ne fera jamais rien de sérieux pour mettre la société en danger. Car, instinctivement, on appartient à cette école socialiste vraiment élégante — sinon supérieure — qui méprise les capitalistes, abhorre le capital, mais déclare les

« Revenus » tout à fait dignes de respect et même d'amour...

Les caractères de l'éléphant, du dogue et du chat s'affirment dans la physiologie de M. Millerand. L'éléphant se révèle par le front et les yeux. Le dogue apparaît dans la construction osseuse très prononcée de la tête, mais le chat se manifeste par l'expression, tranquillement énigmatique, de toute la face.

M. Millerand est un méditatif instinctivo-rationaliste. C'est bien, si vous voulez, une sorte de rêveur, mais un rêveur matérialiste, doué d'un insatiable appétit de jouissances, et visant surtout à la conquête des biens de ce monde par les moyens les plus rapides.

La force remarquable du système osseux crânien indique tout de suite l'énorme puissance des instincts de conservation, c'est-à-dire un extrême égoïsme. L'égoïsme sera toujours la dominante psychique de M. Millerand. Il ignore absolument ce qu'on appelle le besoin de se dévouer. Si les doctrines dont il peut se réclamer s'accordent avec ses intérêts personnels, tout ira bien. Sinon on peut tenir pour certain que, le cas échéant, il ne lâchera pas ceux-ci pour celles-là...

Le front, presque droit, large, assez haut, mais insuffisamment découvert, ne manque ni de force ni de beauté. C'est même un front de penseur. Les idées s'y pressent innombrables et variées. Les combinai-



sons succèdent aux combinaisons. Mais, l'ambition latente, l'impérieux désir d'arriver vite, font que l'esprit s'ingénie constamment à déformer les plus belles conceptions intellectuelles, pour en faire des opérations médiocres, sans doute, mais avantageuses, parce que réalisables, peut-être, immédiatement. Les sourcils sont épais. Rehaussés vers l'angle temporal, ils s'affaissent cependant vers la fin de la paupière. Voilà le signe d'une énergie réelle; tenace, mais relativement flegmatique. On règle minutieusement le plan théorique d'une entreprise. Mais, autant que possible, on laisse aux autres le soin de l'exécution pratique. C'est plus digne et moins fatigant...

Les yeux sont, à la fois, songeurs et analytiques, très observateurs, très attentifs, mais dénués de chaleur et d'enthousiasme.

Quant au nez, il est vraiment beau. La racine en est puissante et ferme, l'arête large et forte, les narines amples, bien dessinées. Ce nez révèle un grand sang-froid, un calme indémonstrable, le goût de l'ordre, une véritable élégance, des aptitudes artistiques — surtout musicales et littéraires — une réelle éloquence, des manières affables, puis un immense orgueil intime.

La bouche, aux lèvres régulières et pleines, n'est pas mal non plus, quoique profondément sensuelle, voluptueuse et raffinée. Cette bouche, câline, ironique et gourmande, apprécie également le frisson du Baiser, les bons mots et les bons mets...

Le menton, assez proéminent, mais trop arrondi, annonce plus d'habileté que de force, puis, aussi, la paresse de l'effort physique. Toutefois, sous la chair abondante des joues, le maxillaire s'affirme puissant et presque carré. On saura bien, quand il le faudra, montrer les crocs, pour obtenir ce que l'on souhaite. L'arcade zygomatique est large, mais les pommettes sont peu accentuées. Cela signifie que, pratique avant tout, on se servira des principes pour arriver aux honneurs...

Les rides horizontales du front, ténues, brisées ou obliques, assurent que l'existence de M. Millerand

sera mouvementée et changeante jusqu'à la fin. Des accidents, peut-être dangereux, sont à redouter...

M. Millerand est un lymphatico-sanguin, légèrement nerveux. Ce tempérament paraît être un des plus favorables, car, avec une existence suffisamment calme, on peut espérer vivre soixante-douze ou soixante-quinze ans, environ. Cependant, à partir de la soixantaine, la santé tend à se gâter. Il faut alors se défier des maladies de cœur, du foie, des anévrismes, des embolies, des varices et hémorroïdes, de la dyspepsie, de la gastrite, de l'hydropisie, etc.

A part cela, cette complexion est généralement celle des veinards. Ce qui l'apportent, en venant au monde, sauront — sans grande peine — se frayer passage à travers la jungle sociale et finiront toujours par s'y créer un gîte enviable. Quand ils s'égarent parmi les Maigres, ils sont encore du clan des Gràs...



### M. Delcassé

MINISTRE

DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

On rencontre, par fois, des physionomies vraiment déconcertantes par leur hétéroclite complexité, et qui livrent difficilement le mystère fugace des âmes qu'elles masquent. En général, elles expriment des caractères relativement instables, mais doués d'une remarquable faculté d'adaptation aux circonstances et aux milieux les plus divers.

La physionomie de M. Delcassé paraît être de celles-là. Elle semble faite de pièces rapportées, mais si parfaitement juxtaposées et unies qu'elles finissent par constituer un « tout » à peu près indivisible, sinon homogène.

Ce visage emprunte des traits à plusieurs animaux, savoir : la panthère, le lynx, le renard et... le coq !

La panthère s'affirme par la construction générale de la tête et du cou. Le lynx s'adjuge les yeux et les oreilles. Le renard prend le menton et, légèrement, le nez. Enfin, le coq apparaît dans l'expression, un tintinet provocante, du visage...

Après cet exposé, on comprendra facilement

pourquoi la psychologie de M. Delcassé peut sembler bizarre et compliquée.

C'est un instinctif-impulsif, fortement mitigé de rationaliste et d'imaginatif. Toutefois, la forme très « en boule » de la tête, révèle que l'instinct et la logique tiennent le gouvernail de cette âme singulière. Quant au sentiment, on le relègue dans le trente-sixième dessous, et je vous prie de croire qu'il n'en sort pas souvent...

Le derrière de la tête, vaste et proéminent, indique de grands appétits, secondés par une redoutable force de combativité. Avec cela, on n'est pas de ceux qui se laissent tondre. Les scrupules n'empêchent pas de dormir. Les scrupules, d'ailleurs, — c'est connu — ne sont, la plupart du temps, que de vulgaires préjugés. Alors, n'est-ce pas, pour tout homme de sens rassis, il n'y a qu'une chose à faire : s'asseoir dessus, et carrément !

On doit, évidemment, dans la vie, se servir des relations et des amis le plus qu'on peut, mais, en revanche, il convient de les servir le moins possible. Autrement, on n'y suffirait pas !...

Les temporaux, les pariétaux, en un mot, tout le haut de la tête, par sa forme très bombée, exprime une imagination vive et ardente, mais essentiellement positive, matérialiste même. Il y a des instants de rêveries, mais ces rêveries sont exclusivement ambitieuses. Il faut d'abord, coûte que coûte, faire son chemin. Après, on verra...

Le front, suffisamment incliné, massif, bossué et solide, montre un instinctif besoin de perpétuelle activité physique et mentale, puis un esprit fertile en combinaisons de toute sorte, très pénétrant, jamais à court de ressources, ni d'arguments. La mémoire est remarquable, principalement en ce qui concerne les faits, les personnes et les lieux. Celle des noms est bien plus faible, ainsi que celle des dates. L'intelligence est vigoureuse, très vaste, mais surtout analytique, logicienne et douée d'une étonnante faculté d'assimilation.

Les sourcils sont très particuliers. Epais et bien tracés, ils n'ont qu'un défaut : celui de trop s'abaisser vers l'angle externe de l'œil. Ils disent une énergie ferme et tenace, il est vrai, mais saccadée. On veut avec force, mais on manque parfois d'empire sur soi-même, on a des mouvements d'impatience regrettables, on laisse, inconsciemment, échapper des paroles qu'il aurait mieux valu ne jamais prononcer. Ils disent encore une profonde impulsivité, une extrême ardeur pour commencer l'exécution d'une entreprise et, aussi, des colères froides devant les obstacles imprévus. Ces sourcils sont dominateurs, autoritaires,

ennemis de la contradiction, assez rancuniers, très enclins à la jalousie dans les affections intimes.

Les yeux sont hardis, perçants, inquisiteurs, soupçonneux. Ils scrutent, fouillent ou... déshabillent, selon les personnes et les circonstances. Ils ne voient pas très loin, mais ils voient à travers... La dissimulation ne les inquiète pas, ils la pénètrent. Une seule chose, l'absolue sincérité, pourrait les induire en erreur. Et cela, parce qu'ils ne croient pas à la réalité de cette chose chez autrui... Le nez, bien campé, droit et fort, mais légèrement retroussé du bout, annonce de la finesse, de la défiance et de l'ingéniosité, mais il se révèle opportuniste avant tout. Avec un nez de ce genre, on passe, n'importe comment. Quand les portes sont fermées, on s'introduit par les fenêtres et, s'il arrive un accident, on finit toujours par retomber sur ses pieds. Mais, s'il advient, par hasard, qu'on se laisse rosser, c'est alors surtout qu'on se dresse sur ses ergots pour crier bien haut que l'adversaire vient de recevoir une magistrale raclée. Et c'est ainsi que, battu et content, on triomphe néanmoins devant les populations ébahies...

Bien que la lèvre inférieure dépasse légèrement celle d'en haut, la bouche, cependant, est plutôt bonne. Sans doute, elle aussi, affirme la puissance des instincts combattifs, mais elle révèle, également, des accès de bonté impulsive. Cette bouche ne fut pas toujours essentiellement jouisseuse. Elle connut des heures affectueuses sincèrement et très passionnées. Mais l'influence de certains milieux, traversés trop tôt, peut-être, la rendirent amère, désabusée et sensuelle exagérément. D'ailleurs, considérez ce pli rigide qui descend des narines à la lèvre supérieure. On le retrouve, plus ou moins accentué, sur le visage de tout ambitieux dont les débuts furent modestes, sinon pénibles. Mais, ici, ce pli est tellement significatif qu'il pourrait, à lui seul, je crois, établir le *curriculum vitæ* de M. Delcassé, pour qui, certes, la vie ne fut pas toujours rose. Il y a, dans ce douloureux stigmate, la particulière cristallisation que laissent après elles les longues années de lutte angoissée. Il y a l'effort âpre et constant, un peu rageur, d'une jeunesse ardente — impatiente de jouer un rôle — que le Destin aurait condamnée pas mal de temps à piétiner sur place...

Le menton, solide et fin, un peu aigu, révèle du penchant à l'esprit d'intrigue, de la curiosité, une humeur généralement affable, mais assez changeante et, parfois, sujette aux brusqueries. Ce menton est audacieux, fureteur, sceptique et suffisamment impertinent. Il a l'air de vouloir dire : « Surtout, n'essayez pas de « me la faire » !

Dans ce visage, où chaque trait s'arrondit relativement, le maxillaire, au contraire, s'affirme carré, violent et brutal. Les pommettes sont insignifiantes. Quant aux oreilles, elles indiquent de la ruse et de la dissimulation.

M. Delcassé est un bilieux-nerveux-sanguin. Le bilieux, cependant, l'emporte sur les deux autres. Physiologiquement, cette complexion promet, en général, une bonne santé. Mais il est rare qu'elle accorde plus de soixante-dix ans d'existence. Elle prédispose, d'ailleurs, aux maladies de la peau, éruptions, etc., puis aux violents maux de dents, aux échauffements intestinaux, aux troubles digestifs, à l'induration de certaines glandes, aux migraines, aux accidents nerveux, etc.

Mais, d'un autre côté, c'est vraiment une constitution de combat et qui, souvent, force la chance. Ceux qui en sont dotés prétendent que : « Le Droit d'un être finit où finit sa puissance ».

GENIA LIOUBOW.

## LES EXPÉRIENCES de la Société Valentin Tournier

M. Tegrat, dont le nom fait autorité dans le monde des spirites et dont nous avons, à diverses reprises, inséré les communications, nous envoie le compte rendu de l'une des dernières séances de la « Société Valentin Tournier » de Tours.

Voici ce compte rendu :

Le 21 septembre étaient réunies chez moi neuf personnes, dont trois médiums à effets physiques dont le principal producteur est M. Pinard, en vue d'obtenir les manifestations de l'au-delà que nous avons habituellement dans nos réunions.

Les phénomènes ont été nombreux et variés.

Nous étant assis autour d'un guéridon sur lequel j'avais placé trois boîtes fermées à clef et contenant du papier et des crayons pour obtenir de l'écriture directe — ceci parce que nous avions eu de l'écriture à la dernière séance — ainsi que deux sonnettes, j'ai réuni tout le monde par une ficelle de chanvre que chacun tenait dans ses mains. Cette ficelle a pour but d'établir un courant circulaire et d'harmoniser les fluides produits par nous tous.

La lampe à essence qui nous éclairait a été fortement baissée.

Au bout de 10 minutes environ le guéridon, sans aucun contact, bien entendu, puisqu'il était à un mètre de chacun de nous, a glissé sur le parquet et fait entendre un certain nombre de coups frappés comme si quelqu'un tapait avec un petit marteau ou plutôt une règle.

Après demande : « Qui est là ? » il a été répondu : « Trochu » par l'alphabet qui nous est habituel.

« Parlez », a-t-il été dit. Pas de réponse. Or, un des nouveaux venus ce soir à la séance, homme savant et de la

haute société de Tours, nous a déclaré qu'avant de venir, il avait demandé que le général Trochu, son ancien ami, vint manifester sa présence.

Puis la table s'est mise à glisser, se balancer, frapper le sol et les trois boîtes ont été lancées dans différentes directions.

Des choes comme provenant de balles élastiques ont été perçus par deux des nouveaux venus qui ont eu peur et qui ont demandé la lumière, qui a été faite.

Tous les objets ont été remis en place pendant le repos de quelques minutes que nous avons pris.

L'obscurité ayant encore été faite, la plupart d'entre nous et moi-même avons reçu sur la tête, les épaules, les mains des coups qu'on aurait dit être frappés avec une règle en bois. On n'entendait que des cris, de cette frayeur joyeuse que produit un subit étonnement et le désir qu'on recommence.

Puis une sonnette s'est élevée en l'air en tintant dans différentes directions et a été mise dans la main de la personne qu'un des nouveaux venus avait désignée. La deuxième sonnette s'est élevée et a tinté de la même façon.

Puis il a été dit par frappements : « Salloc père avec Alphonse Coutant ».

Ce sont le père et le beau-père de M. Salloc. Mme Salloc a alors dit : « Parlez ».

« Ma langue me faisait bien mal », a-t-il été frappé.

Mme Salloc, émue et pleurant, nous a alors déclaré que son père était mort d'un cancer à la langue, le cancer des fumeurs.

Après cette manifestation nous avons donné de la lumière et nous pensions terminer, lorsque les nouveaux venus, qui précisément avaient été très émus au commencement, nous ont prié de recommencer.

Des coups violents sont frappés, on a tapoté sur ma demande « Au clair de la lune », quelques langues de feu ont été vues par les médiums et enfin il a été frappé : « Bonsoir ». En donnant la lumière nous avons constaté sur le parquet un bel apport.

C'était des branches de chèvre-feuille en boutons et quelques fleurs demi-écloses, comme on voit le chèvre-feuille au printemps, fraîchement coupé, humide pour ainsi dire de rosée. J'oubliais de dire que les médiums s'étaient sentis toucher à la figure comme avec une plume en s'écriant : « On me touche à la figure ; c'est une odeur qu'on me fait sentir », — c'était le chèvre-feuille.

Ont signé le présent procès-verbal : M. et Mme Salloc — MM. Charles et Gabriel Velmoron, Mlle Gestoron — MM. X... et Pigot.

TEGRAT.

Au procès-verbal qu'on vient de lire était jointe une lettre dont j'extrais le passage suivant :

Depuis la séance du 21 septembre, les mêmes phénomènes, notamment le 28 septembre, se sont reproduits, encore plus remarquables, et un des docteurs-médecins les plus renommés de Tours, le docteur Ziefrang, m'a permis de faire mention de son nom, me disant qu'il voulait affirmer ce qu'il avait vu.

Il avait encercle, selon son expression, le guéridon avec

ses mains et ses pieds. Les contacts, les mains le touchant, les sonnettes, les boîtes, les tambourins portaient de dessus la table qu'il tenait.

Tous ces phénomènes, observés par tant de personnes dignes de foi, sont incontestablement très intéressants, et nous remercions M. Tegrad d'avoir bien voulu nous en envoyer le récit, certifié par les témoins.

Nous devons dire cependant que ces phénomènes, dont M. Tegrad pense tirer argument en faveur de la théorie spiritique, nous semblent, au contraire, confirmer les conclusions que nous avons été amenés à formuler, après l'analyse et la discussion de phénomènes analogues, contre les doctrines des disciples d'Allan-Kardek.

G. M.

### Le miracle du Père Jean

On connaît le célèbre Père Jean Ilitch Serguieff, celui-là même auquel Alexandre III témoignait tant de vénération et qui assista le tsar de bonté et de paix dans ses derniers moments. Nul n'a renom de plus de sainteté, et son passage à travers les bourgades russes est salué de grands cris d'allégresse et de foi.

Le 10 septembre dernier, le Père Jean inaugurait à Kontchanskoié, près de Novgorod, une église dédiée au fameux héros russe Souvarov. Une femme que, malgré sa faiblesse insigne on avait voulu porter jusqu'à l'église pour qu'elle pût recevoir la bénédiction du saint Pope, tomba sous le porche même de l'église, et là, sembla comme morte.

L'office terminé, le Père Jean s'en fut à l'école où un repas lui fut servi en compagnie des généraux Muichlowsky et Orloff, du capitaine Dmitri Anichkoff, du maire de Chalgouine, de l'architecte Strogonoff, et, disent les journaux, de plus de cinquante autres personnes. Le bruit se répandit dans la ville de la présence du Père Jean à l'école, il vint jusqu'aux oreilles du malheureux mari d'Advotia — c'est le nom de la malade — et celui-ci, aidé d'amis, suivi de tout un peuple, porta jusque sous les yeux du Père Jean de Cronstadt, le corps inerte de sa femme, privé, affirment les témoins — il vient d'en être cité quelques-uns plus haut — de toute apparence de vie. Quand quatre hommes apportèrent Advotia à l'école, il y avait juste trois heures qu'elle avait perdu toute connaissance, son pouls ne battait plus, et la vie elle-même semblait s'en être allée.

Le Père Jean s'approcha, à haute voix il fit une prière, demandant au Dieu de miséricorde de prendre pitié d'Advotia, et se plaçant devant elle il lui commanda de lui obéir.

« Ouvre les yeux, Advotia ! Ouvre les yeux, Advotia ! » Par trois fois, le commandement fut répété, et à la troisième fois, lentement, comme avec effort, Advotia obéit et ouvrit les yeux.

« Signe-toi, Advotia, dit le Père Jean. Signe-toi, Advotia. » Il répéta encore trois fois son commandement et à la troisième Advotia se signa.

« Lève-toi, Advotia », dit le Père Jean. Et Advotia avec la même lenteur et comme la même peine, se leva. On eût

dit d'un cadavre tout droit, n'étaient les yeux qui pleuraient.

« Marche, dit le Père Jean, marche, va et prie, je te bénis. » Et, étendant les mains vers Advotia, il la bénit.

Advotia sortit alors, sans le secours de qui que ce soit, suivie de son mari et de sa famille en larmes, tandis qu'à genoux, la foule émue recevait la bénédiction du Pope.

PAUL HÉRAUD.

## GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite)

P

**Palingénésie (suite).** — « Le P. Kircher, qui tâche de rendre raison de cet admirable phénomène, dit que la vertu séminale de chaque mixte est concentrée dans ses sels, et que, dès que la chaleur les met en mouvement, ils s'élèvent aussitôt et circulent comme un tourbillon dans un vaisseau de verre ; ces sels, dans cette suspension qui les met en liberté de s'arranger, prennent la même situation et forment la même figure que la nature leur avait donnée primitivement : conservant le penchant à devenir ce qu'ils étaient, ils retournent à leur première destination et s'alignent comme ils étaient dans la plante vivante. Chaque corpuscule de sel rentrant dans la première destination qu'il tenait de la nature, ceux qui étaient au pied de la plante s'y arrangent ; de même ceux qui composaient le haut de la tige, les branches, les feuilles et les fleurs, reprennent leur première place et forment ainsi une parfaite apparition de la plante toute entière. »

Nous avouons ne pas avoir bien saisi l'explication fournie par le savant jésuite Kircher, mais comme, d'un autre côté, nous savons pertinemment qu'un moderne alchimiste a essayé non sans succès de la Palingénésie, nous avons cru utile de fournir l'article que vient de lire le lecteur, car l'un d'eux pourrait peut-être faire des essais dans cette voie.

**Pantacle.** — Sorte de talisman magique. Ce sont des figures à la fois symboliques et synthétiques, qui renferment en elles une série d'enseignements, que l'Initié doit savoir développer et analyser dans tous ses détails.

Pour expliquer les pantacles, on doit tout d'abord décomposer la figure en ses éléments, puis voir la situation qu'occupent ces mêmes éléments dans la figure, les uns par rapport aux autres, enfin chercher la science de laquelle relève le Pantacle.

Voici, par exemple, ce qu'Eliphas Lévi dit pages 136 dans ses *Dogmes et Rituel de Haute Magie*, Tome I<sup>er</sup>,

en parlant du Triangle de Salomon : « Le ternaire est tracé dans l'espace par le point culminant du ciel, l'infini en hauteur, qui se rattache par deux lignes droites et divergentes à l'Orient et à l'Occident. Mais à ce triangle visible, la raison compare un autre triangle invisible, qu'elle affirme être égal au premier : c'est celui qui a pour sommet la profondeur, et dont la base renversée est parallèle à la ligne horizontale qui va de l'Orient à l'Occident. Ces deux triangles réunis en une seule figure qui est celle d'une étoile à six rayons, forme le signe sacré du Sceau de Salomon, l'étoile brillante du Macrocosme. »

Au sujet du même Pantacle, le même auteur nous dit dans le même livre pages 178 et 179 : « Paracelse, ce novateur en Magie, qui a surpassé tous les autres initiés par les succès de réalisation obtenus par lui seul, affirme que toutes les figures magiques et tous les signes cabalistiques des pantacles auxquels obéissent les esprits, se réduisent à deux, qui sont la synthèse de tous les autres : le signe du Macrocosme ou du sceau de Salomon et celui du Microcosme plus puissant encore que le premier, c'est-à-dire le PENTAGRAMME, (voy. ce mot).

**Parchemin.** — Nous n'avons à parler ici que du parchemin vierge qui sert à faire les pantacles et les talismans. On nomme *Parchemin vierge*, celui qui n'a jamais servi à aucun usage, celui qui ne comporte par conséquent aucune écriture sur ses surfaces ; en magie, ce terme a encore un sens plus restreint ; il sert à désigner le parchemin qui provient de la peau d'une bête n'ayant jamais engendré. On le prépare d'une manière toute spéciale ; on le travaille avec un couteau de bois fabriqué lui-même avec un bois vierge, c'est-à-dire provenant de la pousse de l'année.

**Paroles magiques.** — Sous ce terme, on comprend tout ce qui est prononcé par la voix ou verbe humain. Conjurations, incarnations, imprécations.

Suivant que le Mage prononce avec plus ou moins d'intensité, de force, les paroles magiques, elles ont des résultats plus ou moins puissants.

**Pendu (corde de)** Bien des personnes croient encore de nos jours que la corde de pendu est un porte-veine un porte-bonheur, surtout pour les joueurs, elles considèrent donc cette corde comme un amulette. Bien des joueurs de Monte-Carlo portent sur eux de la corde de pendu, ce qui ne les empêche pas d'être toujours décaqués.

**Pentagramme.** — Etoile à cinq pointes au sujet de laquelle Eliphas Lévi nous dit, page 93, Tome II, de ses *Dogmes et rituel de haute magie* : « Le Pentagramme, qu'on appelle dans les Ecoles Gnostiques, l'Etoile flamboyante, est le signe de la toute puissance et de l'autocratie intellectuelles. »

C'est l'étoile des Mages ; c'est le signe du Verbe fait chair et suivant la direction de ses rayons, ce symbole absolu en magie représente le bien ou le mal, l'ordre ou le désordre, l'agneau béni d'Ormuzd et de saint Jean ou le bouc maudit de Mendès.

Paracelse proclame le Pentagramme « le plus grand et le plus puissant des signes ». (Voy. PANTACLE.)

**Perséa.** — Végétal sacré de l'Antique Egypte. Cet arbre, que quelques archéologues ont confondu avec le pêcher, le saule ou le sycomore était consacré à Isis, l'*Alma Mater*, la *Bonne Déesse*.

Plutarque nous dit que parmi les plantes sacrées des Egyptiens, le Perséa d'Isis doit être principalement sanctifié « car son fruit ressemble au cœur et sa feuille à la langue ».

La beauté de cet arbre, qui est toujours vert (*Persea sempervirens*), la ressemblance de ses feuilles à une langue et celle de son fruit à un cœur, l'avaient fait consacrer également au Dieu du silence, sur la tête duquel on le voit plus ordinairement que sur celle d'aucune autre divinité. Sur les monuments figurés, le fruit du Perséa est représenté entr'ouvert pour faire voir le noyau et annoncer ainsi qu'il faut savoir conduire sa langue et conserver en son cœur le secret des *Mystères d'Isis* et d'Osiris et autres divinités de l'Egypte ; c'est pour ce motif qu'on voit quelquefois le Perséa sur la tête rayonnante d'Harpocrate (le Dieu du silence).

Ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples détails sur le Perséa les trouveraient dans Isis DÉVOILÉE ou l'*Egyptologie sacrée*, 1 vol. in-12. Paris, Perrin et Cie, éditeurs, 2<sup>e</sup> édition.

**Petpayaton.** — Dans diverses parties de l'Inde et dans le Siam principalement, on désigne sous ce terme les mauvais génies de l'atmosphère terrestre.

**Philosophale (Pierre).** — Pierre servant à la fabrication de l'Elixir de vie et à la transmutation des métaux. — Voy. TRANSMUTATION.

**Philosophie hermétique.** — Voy. ALCHIMIE, HERMÉTISME, ART SACRÉ.

**Philtres.** — Breuvages, boissons ou drogues préparés par un magicien ou une magicienne, par un sorcier ou une sorcière dans un but déterminé, pour obtenir un résultat désiré, principalement pour inspirer de l'amour en faveur d'une personne, ou pour causer des maladies ou des calamités et même la mort. Il peut exister et il existe en effet des recettes variées pour obtenir des filtres divers. Les formulaires de magie, les *secrets* du Grand ou du Petit Albert fournissent de très nombreuses formules ; mais il ne faut pas croire que le premier venu puisse les utiliser et créer par sa seule volonté des philtres.

**Phrénologie.** — La science et l'art de juger le caractère et la capacité d'une personne par les protubérances ou *bosses* de son crâne; d'où les noms de *cranologie*, *craninologie* et *cranoscopie* donnés encore à cette science, dont Gall et Ipurzheim passent à juste titre comme les créateurs. Avant eux, les physiologistes n'avaient, du moins dans ces temps modernes, que des idées fort vagues sur l'art de juger les hommes par la Phrénologie. Dans son cours de Phrénologie (leçon 1<sup>re</sup>, page 2) le matérialiste Broussais définit ainsi ce terme : « La Phrénologie est la Physiologie du cerveau; voilà quelle doit être la véritable acception de ce mot; c'est la définition adoptée par Gall et qu'on aurait dû conserver parce qu'elle est aussi exacte que rationnelle. Lorsque l'étude des fonctions de l'encéphale fut appelée *Psychologie*, on étudiait la vie indépendante de l'organisme... Le mot  $\psi\chi\alpha$  (âme) présuppose un moteur, une puissance qui ne sont point accessibles à nos sens; c'est le *comment* et le *quomodo* des phénomènes physiologiques. »

Aujourd'hui et même depuis longtemps, nous connaissons mieux que les matérialistes, le *quomodo* et le *comment*, non seulement des phénomènes physiologiques, mais même *psychiques*, qui sont autrement difficiles à connaître et partant à étudier. Voy. PSYCHISME.

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

## CA ET LA

### Un nouveau liseur de pensées

Un soir, le jeune Modiano, de Salonique dit à son petit frère : « Pense quelque chose, donne-moi la main, approche-la de ma tempe et je ferai ce que tu penseras. » Le bambin pensa : « Va me chercher, là-bas, cette pomme que je croquerai. » Cela fut exécuté à la lettre. D'autres faits de ce genre émerveillèrent sa famille et ses amis : le jeune Modiano était doué de cette faculté de lire dans la pensée.

Il vient d'arriver à Paris où il a été soumis, il y a quelques jours, à des expériences très intéressantes dans une séance de l'Ecole de psychologie, présidée par le docteur Berillon.

C'est le docteur Parez qui fut le conducteur du jeune homme. Modiano réussit ce qu'on lui demandait : il découvrit un objet volé — qui était une broche — au cou d'une dame, et trouva, dans la jaquette d'un prétendu assassin, une arme homicide...

Après cette expérience, on demanda à Modiano de dire ses impressions.

— Je ne saurais les analyser, dit-il. Quand le docteur me conduisait par la pensée, je n'étais pas conduit du tout, et je cherchais à l'aventure. Quand il me conduisait en m'abandonnant son bras près des tempes, je ne saurais pas expliquer très bien l'impression que j'éprouvais, mais,

sans me rendre compte pourquoi, j'allais vers le but, je me sentais moins livré à moi-même.

— Sentez-vous que c'est sa main qui vous conduit?... Subissez-vous comme une sorte de poussée mécanique? Démêlez-vous dans un tressaillement plus ou moins subtil l'approbation ou l'improbation rapide du geste que vous esquissez et qui est le reflet de votre pensée à vous?

— Peut-être, mais c'est bien lointain et bien inconscient...

### Qui veut gagner 10.000 francs?

On lit dans les journaux américains :

M. D. Edson Smith, demeurant à Santa Ana, Californie, offre 10.000 francs, ou plus exactement, 2.000 dollars, à toute personne capable de reproduire, par adresse, le phénomène d'écriture directe sur ardoises, dont il a été récemment témoin au camp-meeting de Lily Dale, N. J.

L'écriture se produisit entre deux ardoises vissées, appartenant à M. Smith, et dont il ne s'est dessaisi à aucun moment. Onze phrases signées des noms de onze parents décédés du consultant s'y sont trouvées écrites en six couleurs différentes. Il est inutile d'ajouter que le médium, M. Keeler, ne connaissait point le visiteur.

M. Smith ajoute que jusqu'à la fin d'octobre son adresse sera : Box 233, Niagara Falls, N. Y.

### Prophéties extraordinaires d'une somnambule

On mande de Rome aux *Novidades* :

Il n'est bruit ici, en ce moment, que des prophéties peu rassurantes d'une voyante italienne, Mlle Bello, à propos de l'avenir prochain de l'Italie.

Elle a dit « que les socialistes et les anarchistes essaieront de détruire l'Italie par le fer et par le feu, mais que Victor-Emmanuel aura la gloire de rétablir l'ordre.

« Quand Léon XIII mourra, le roi rendra Rome à son successeur et ira établir sa capitale à Naples.

« Gênes, Milan, Venise et Libourne seront villes libres, la Savoie et Nice tomberont au pouvoir de l'Italie, la France ayant pour compensation les frontières du Rhin (?).

« Un prince de la branche des Capétiens régnera en France, de par la volonté du peuple, anxieux de voir se réaliser le plus beau des programmes (?).

« L'Allemagne sera divisée et la Russie voudra s'emparer de Constantinople, et la Norvège séparée de la Suède, proclamera la République scientifique et sentimentale (?).

« Avant cinquante ans, les Chinois, devenus peuple guerrier, essaieront d'envahir l'Europe, mais un Tsar obéissant au Pape la sauvera ; le Pape sera déjà chef de l'Eglise universelle, les juifs, les protestants, les grecs orthodoxes, etc., s'étant soumis à son autorité.

« Alors apparaîtra sur la terre l'antechrist, de race hébreuse, et que voudra convertir le prophète Elias (?) ».

Le journal ajoute que nombre d'Italiens considèrent comme articles de foi ces prophéties extraordinaires.

### Une terrible vérification

Du *Light* :

En août 1899, je recevais du Dr Max Muchlenbruch de Oakland, Californie, une brochure de prophéties dont l'une, rapportée dans le *Philosophical Journal* du 7 juillet 1898, débutait comme suit :

« Je vois la Maison Blanche drapée en noir. Un nuage noir plane sur le président William Mac Kinley... »

En novembre 1900, je reçus une autre brochure dont j'extrais ce qui suit, écrit le 28 juillet 1900 :

« Il y a trois assassinats en existence ; un pour le président Mac Kinley, un pour..., un pour... Néanmoins, celui qui est projeté pour le président Mac Kinley semble comme s'il allait avoir lieu ; sa vie est en danger jusqu'en novembre 1901. »

La première édition de prophéties, écrites le 10 juin 1898, disait aussi :

« Le roi d'Italie disparaîtra très promptement et mystérieusement. On dirait un assassinat. »

Ces extraits sont, je crois, suffisants pour prouver que le D<sup>r</sup> Max Muchlenbruch possède des facultés qui le mettent au premier rang des psychométristes.

G.-B. RICHMOND.

*Mademoiselle Virginie Louvet*

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Paris, le 10 octobre 1901.

« Monsieur le Directeur,

« Puisque vous vous intéressez aux guérisons qu'obtient par son traitement « merveilleux » Mlle V. Louvet, vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre ceci :

« Une de mes parentes, Mme R..., atteinte d'une sorte de paralysie des jambes, qui avait résisté à la science de plusieurs docteurs, a été complètement guérie à la suite d'une quinzaine de jours à peine du traitement de Mlle Louvet. La guérison s'est maintenue, elle est aujourd'hui tout à fait complète, et c'est presque pour moi un devoir de reconnaissance à l'égard de cette bonne demoiselle que de vous en informer.

« E. ROUYER.

« 370, rue Saint-Honoré. »

## La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B\*\*  
AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

### CHAPITRE DOUZIÈME (suite)

Le lendemain plusieurs de ces âmes vinrent nous remercier, entre autres celle de Charles IX, auquel sa faiblesse avait coûté bien cher ; et celle de la Dubarry dont je me rappelle ces quelques mots : — « Nous sommes là-haut un certain nombre : Magdeleine, Marie Égyptienne, Louise, moi et beaucoup d'autres encore ; certes, nous ne sommes ni les moins heureuses ni les moins aimées. » — Quelle gloire pour celui qui disait jadis : « Les femmes perdues vous précéderont dans le royaume des cieux. »

Du reste, j'étais habitué depuis longtemps à ces preuves de la bonté de Dieu, et de la puissance de Marie. En voici encore quelques exemples : Un jeune homme de Mont Saint-Sulpice avait accepté de Cantianille quelques billets de loterie, en faveur d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Bonne-Mort (1)

(1) Chapelle érigée à Chailley, canton de Brienne-l'Archevêque (Yonne).

« Quand vous mourrez, lui avait-elle dit, cela vous portera bonheur. » Et peu de temps après ce pauvre jeune homme se suicida. Entre le coup dont il se frappa et son dernier soupir, il put encore se rappeler et invoquer Notre-Dame de la Bonne-Mort. « Ma bonne mère, venez m'aider à mourir ! » s'était-il écrié ; et cette parole l'avait sauvé. Quelques jours après, sorti du purgatoire, grâce au dévouement de Cantianille, il venait lui-même me raconter ce que je viens de dire.

Une jeune femme de Migennes, morte sans confession, me disait un autre jour : « Au moment de mourir, je me suis rappelée qu'une de mes amies, qui allait en classe auprès de Mme C... m'avait répété autrefois cette parole de sa maîtresse : « Mes enfants, à l'heure de votre mort, priez bien la sainte Vierge, et elle vous sauvera. Je lui ai donc dit : — Ma bonne mère, je te prie comme Mme C... dit qu'il faut te prier... — Et j'ai été sauvée... »

Une autre jeune fille, élève de Cantianille, avait fait une mort effrayante. Plusieurs fois, avant de rendre le dernier soupir, elle avait réclamé son ancienne maîtresse et son confesseur de la pension, quoiqu'elle se fût confessée à un autre prêtre et eût communiqué peu auparavant. « Le bon Dieu ne peut pas me laisser mourir ainsi, disait-elle ; il faut que Mme C... vienne, et qu'elle amène M. B... Je ne peux pas mourir sans les voir... » Paroles qui devinrent effrayantes par la suite, car elle mourut avant leur arrivée, le village qu'elle habitait étant trop loin d'Auxerre. Cantianille n'avait jamais cherché depuis à connaître son sort, tant elle craignait de la savoir malheureuse. Elle ne pensait donc jamais à elle en priant pour les âmes du purgatoire.

Aussi cette pauvre enfant ne fut-elle délivrée qu'au moment où le bon Dieu envoya le petit Charles nous révéler sa présence en ce lieu d'expiation. Je l'appris aussitôt à Cantianille. Quelle ne fut pas sa joie ! Elle n'attendit pas un instant pour la retirer des flammes, et, quelques jours après, cette heureuse âme vint me remercier, comme tant d'autres, de ma coopération à sa délivrance.

Mais ce qui m'avait le plus touché, c'était le salut de plusieurs hommes que j'avais le tort de considérer comme damnés. Voltaire !... Combien de fois avais-je exercé contre lui, même du haut de la chaire, ma verve de rhétoricien ! Un jour, la pensée me vint de demander à Cantianille où il était. Elle ne me répondit pas. Je la regardai... et quelle ne fut pas ma surprise de voir sur son visage transfiguré je ne sais quoi du sourire de Voltaire ! Sourire transfiguré lui-même, et dépouillé de ce qu'il avait autrefois de sardonique. — « Eh bien ! oui, c'est vrai, me dit-il ; tu ne t'attendais pas à voir Voltaire arriver du ciel. Tu en as tant dit contre moi !... Cependant, je suis réellement au ciel. J'ai demandé un prêtre à ma dernière heure, mais sans pouvoir l'obtenir ; et j'ai été sauvé par mon repentir et mon recours à Marie. J'étais au purgatoire pour douze mille ans, c'est ta sœur qui m'en a tiré le jour de sa bonne première communion (le 11 juillet 1865). »

Le voyant sauvé, j'étais encouragé à le questionner. « Et Jean-Jacques, lui dis-je ? » — Mais déjà ce n'é-

tait plus lui ; je compris que je me trouvais en face de ce dernier. En effet, c'était lui. Il me dit aussi qu'il était au ciel, après avoir échappé, grâce à Cantianille, à quinze mille ans de purgatoire. Un autre nom venait encore errer sur mes lèvres, un homme, dont bien des fois j'avais déploré la fin, Lamennais ! Et lui aussi, comme les deux précédents, vint me répondre à son tour, et me raconter qu'à sa dernière heure il avait invoqué Marie et détesté ses fautes !... Marie l'avait sauvé de l'enfer et Cantianille l'avait tiré du purgatoire, où il devait rester dix-huit mille ans ! Quoi ! lui dis-je, plus longtemps que Voltaire et que Jean-Jacques ? — « J'étais prêtre », me répondit-il !

J'aurais voulu en terminant ce chapitre, dire combien d'âmes ont dû ainsi leur délivrance à Cantianille. Je viens donc de le demander à Notre-Seigneur. Voici sa réponse : « Tu diras seulement qu'elle en a délivré plusieurs trillions. Quant au nombre exact et à la proportion des élus et des damnés, je te l'apprendrai plus tard, lorsque tu écriras sous ma dictée, ton livre : *Le ciel et l'enfer tels qu'ils sont*. Qu'il te suffise de savoir, pour le moment, que le jour où elle a commencé à souffrir de la sorte pour les âmes du purgatoire, il y en avait en ce lieu le double de ce qu'il y avait en enfer.

### CHAPITRE TREIZIÈME

Revenons à Cantianille. Nous l'avons laissée au moment où le petit Charles ayant conquis et rendu le dernier pacte, avait échappé lui-même avec Marie et Chrysostome à l'empire des démons. Cependant elle n'était pas encore délivrée complètement, ni les trois anges non plus. Mais Dieu nous avait dit et fait dire que sa perte ayant commencé par quinze jours passés chez le prêtre qui l'avait livrée, il fallait, pour achever sa délivrance, qu'elle passât quinze jours avec moi. Dieu voulait du reste, pendant ce laps de temps, achever de me révéler ses desirs.

J'eus donc recours à M. D... qui avait montré déjà tant de zèle pour la délivrance de Cantianille. Je lui demandai s'il ne connaissait pas une maison, communauté ou autre, où nous pourrions passer ensemble les quinze jours fixés. Il nous offrit sa maison de campagne, et nous nous empresâmes de l'accepter.

Mais Dieu voulait qu'avant notre départ tous les liens de Cantianille fussent rompus ! Ils nous promit donc, non pas de rendre les photographies dont nous avons déjà parlé, et qui restaient au pouvoir des démons, mais de les effacer si elle voulait se donner autant de fois cinquante coups de discipline. Elle y consentit. Que n'aurait-elle pas fait pour sortir de sa malheureuse position !

Pendant six jours elle acheta donc, au prix de deux cent cinquante coups de discipline, le bonheur de voir effacer chaque jour cinq de ces photographies. Elle se résigna même à d'autres douleurs, bien plus violentes encore. Dieu permit aux démons d'entrer en elle et d'y rester, non pas pour l'agiter comme pendant les exorcismes, mais pour la faire cruellement souffrir. De douze, le nombre de ces démons s'éleva jusqu'à cent. Elle portait donc constamment en elle ces impitoyables bourreaux, sans que rien, dans son extérieur, trahît jamais ses souffrances. Elle ne pouvait acheter quelques heures de répit qu'au prix de nom-

breux coups de discipline... Cent pour chaque démon !... C'était donc quelquefois de plusieurs milliers de coups qu'il lui fallait se frapper ainsi : heureusement que la bonté de Dieu lui épargnait une grande partie de ce supplice. Quand elle en avait reçu douze, quinze ou dix-huit cents, il la tenait quitte du reste, et les démons s'enfuyaient pour quatre ou cinq heures.

Tout cela se passait pendant l'octave de la Fête-Dieu, et nous devions partir le lundi suivant, lendemain de la fête du Sacré Cœur. J'étais fatigué et presque malade ; quelquefois même je crachais le sang. Aussi, mes excellents supérieurs s'empressèrent-ils de m'accorder les quinze ou vingt jours de vacances que je leur demandai... « Reposez-vous bien, » me disait-on. Je ne m'y engageai pas avec serment, et je fis bien... Quelles vacances !...

Cantianille ayant confié la direction de son pensionnat à sa fille, jeune personne sur laquelle une telle responsabilité pouvait peser sans danger. Nous partîmes le lundi 26 juin, avec mes parents, qui nous accompagnèrent jusqu'à Laroche, afin de nous protéger autant que possible contre la critique. Nous allions d'abord à Paris, pour nous diriger ensuite vers B.... où nous attendait la plus affectueuse hospitalité.

Malgré la rage des démons, notre voyage fut des plus heureux. Depuis quinze ou vingt jours, ils m'avaient menacé plusieurs fois que si, pendant la route, je quittais Cantianille un seul instant, ils la feraient disparaître. Mais, d'après l'ordre de Dieu, je lui avais donné la ceinture que je portais comme tertiaire de Saint-Dominique, et cette ceinture la protégea. Du reste, à Auxerre, j'avais déjà employé ce moyen pour qu'elle ne fût plus transportée aux réunions de la société.

Nous arrivâmes donc tranquillement à Paris, où les membres de l'association commencèrent à nous traquer avec une persévérance que rien n'a pu encore lasser jusqu'ici.

Le lendemain, j'allai dire la messe à Notre-Dame des Victoires, à cet autel où, vingt-cinq ans auparavant, la Sainte Vierge m'avait montré pour la première fois à celle que j'amenais alors à ses pieds !... Avec quelle ferveur nous priâmes l'un et l'autre ! Cantianille surtout, car elle y reçut encore les plus grandes faveurs.... Elle s'était placée pendant ma messe précisément où elle était jadis quand la Sainte Vierge lui apparut.... Elle la vit de nouveau, plus affectueuse que jamais. Et cette bonne Mère lui ayant rappelé ses prédictions d'autrefois et montré la merveilleuse puissance qui les avait réalisées, lui exposa de nouveau les desseins de son divin Fils, et ce qu'il attendait d'elle pour l'avenir !...

Le soir, nous arrivâmes à B.... où nous fûmes reçus avec cette bonté que la vraie piété donne toujours. Près de la maison de M. D.... se trouve une très jolie chapelle et un parc magnifique. Nous allons donc jouir de tous les agréments de la campagne en même temps que de la plus aimable société.

Dès le soir même nous commençâmes les prières qui devaient ouvrir notre quinzaine ; mais Cantianille eut à passer auparavant un moment bien pénible. Depuis l'apparition des trois anges et des personnages

célestes, j'avais écrit plusieurs fois à M. D... pour l'instruire de ces prodiges.

Il était bien loin d'y croire, la délivrance des trois anges lui semblait contraire à l'éternité de l'enfer. Quant aux personnages que j'appelais Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et sainte Magdeleine, il les prenait pour des anges de ténèbres transformés en anges de lumière. Avant donc de commencer les prières, il me prit à part quelques instants pour me renouveler ces objections. Le démon en profita pour dire à Cantianille : « Tu vois bien qu'il ne croit pas ; et il ne croira pas, je saurai bien l'en empêcher. Il n'ira pas jusqu'au bout, et tu ne seras pas délivrée.... » Prédiction qui devait être déjouée par le dévouement de cet excellent prêtre, mais qui n'en bouleversa pas moins Cantianille. Nous fîmes le soir quelques exorcismes.... Ossian vint, insolent comme toujours, se mesurer de nouveau avec celui qu'il appelait.... D.... le lutteur ; et après maintes résistances, il lui redit que Dieu voulait cette quinzaine ; que lui et les siens ne seraient complètement vaincus qu'à la dernière heure, et qu'ils étaient tout disposés à se défendre vigoureusement jusque-là.

Le lendemain, il revint encore, et après lui le petit Charles, M. D..., qui ne croyait pas de ce dernier ce que je lui en avais dit, le reçut comme un démon avec les adjurations ordinaires. Mais ce bon petit ange se mit à verser des larmes et à protester d'une manière si touchante, en joignant les mains, qu'il n'était pas un démon, qu'il aimait bien le petit bon Dieu et sa petite mère, qu'il avait pris des pactes de sa petite marraine pour les rendre à son petit parrain et qu'il voulait être délivré. En un mot, il raconta son histoire et celle de ses deux frères avec un accent si humble, si doux et si touchant, que le petit grand Monsieur (comme il appelait M. D... dans son langage enfantin) n'eut pas le courage de continuer les exorcismes. Je lui racontai de nouveau tout ce qui s'était passé à Auxerre ; toutes les remarques que j'avais faites sur ces trois anges, tous les services qu'ils m'avaient rendus, et il commença à étudier sérieusement cette merveille.

A partir de ce moment, nous vîmes tous les jours quelques démons ; Dieu les envoyait, non pas pour rendre des pactes, puisqu'ils n'en avaient plus, mais pour révéler à M. D... ce qu'il avait fait pour lui comme pour moi, et l'œuvre à laquelle nous devions travailler de concert.

Aussi, M. D... exorcisant un jour Samson, selon toutes les prescriptions du rituel : « Imbécile, lui dit ce dernier, est ce que c'est pour cela que ton Dieu m'envoie ? Tu veux savoir quand je m'en irai ? (C'est une des premières questions que d'après le rituel, on doit faire au démon pendant les exorcismes). Je te l'ai dit, dans quinze jours, pas avant. Ce que ton Dieu veut ? C'est que je réponde à tes questions, bon gré, mal gré. Demande donc, monstre.... Qu'est-ce que tu veux savoir?... » Et il fut contraint de raconter de nouveau ce que j'ai dit précédemment de Cantianille et de moi et d'ajouter une foule de choses analogues concernant M. D... Puis il ajouta de lui-même, avec un orgueil indescriptible, que Cantianille ne serait pas délivrée, que M. D... ne croirait pas, etc., toutes choses qu'il avait démenties auparavant, mais qu'il ne nous affirma pas moins avec la plus sotte assurance.

Une autre fois, M. D..., me croyant dans l'erreur, voulait le forcer d'en convenir — « Tu as perdu ce bon prêtre, lui disait-il. » Et il cherchait à le lui prouver par une foule de citations. — « Ah ! je le voudrais bien, nous le voudrions bien tous, l'avoir perdu comme tu le dis, l'avoir entraîné dans l'erreur ou le péché ! » Et il protesta de nouveau que si j'avais commis ou si je commettais à l'avenir un seul péché mortel, je deviendrais un instrument impropre aux desseins du bon Dieu. Puis il prouva que les textes cités comme preuve ne pouvaient réellement rien contre moi. M. D... insista néanmoins, et au point que Samson finit par le croire convaincu de mes prétendus égarements. Il prit alors un air et un accent de joie affreux.

« Vraiment s'écria-t-il, vraiment tu penses ce que tu dis ? Vraiment, tu crois ce prêtre perdu ? Oh ! je te remercie, te voilà de mes amis ! Tu vas nous aider ! Tu vas l'empêcher de continuer à sauver Cantianille. Oh ! que tu me rends heureux ! Aussi heureux qu'on peut l'être en enfer. Je vais dire aux autres que tu es avec nous. »

Ces paroles étaient accompagnées d'un regard flamboyant que je ne saurais dépeindre.

Samson, cependant, ne porta pas sa joie jusqu'en enfer ; M. D... la fit évanouir aussitôt par sa protestation de répondre en tout aux desseins du bon Dieu dès qu'il les connaîtrait sûrement. Par la suite, les autres démons confirmèrent une à une toutes ces vérités et répondirent à toutes les objections. Je vois encore Lucifer déroulant un jour à M. D... les desseins de Dieu ; son ton était calme et même empreint d'une certaine noblesse ; sa parole lente et ses gestes dignes. On le sentait comprimé par une puissance qui le laissait cependant par intervalle manifester, dans un mouvement ou un regard, sa fureur concentrée, et le modérait ensuite malgré lui. Quand il eut fini d'exposer ainsi le plan de Dieu et son triomphe sur l'enfer, il ajouta : « C'est lui, c'est ton Dieu in/âme qui me force à te dire tout cela. Il est là, à tes côtés ; et pour preuve de la vérité de ce que je te dis, il me force à tomber à genoux devant toi. » Et malgré lui, lentement, il tomba à genoux avec une fierté qui montrait sa révolte jusque dans son obéissance.

Quelle scène solennelle !... Deux prêtres en présence de Dieu et de Satan ! et Satan forcé par Dieu de leur transmettre des ordres destinés à ruiner son empire !

Mais le témoignage des démons n'était jamais aussi frappant que lorsqu'ils venaient, pour la première fois, dans le corps de Cantianille. Aussi, le bon Dieu avait-il réservé cette preuve à M. D...

Nous avions vu, à Auxerre, dix démons, ou plutôt sept démons et les trois anges ; il nous en restait encore quatre à voir : Gédéon, Joab, Holopherne et Absalon. Un jour, nous les fîmes venir tous les quatre l'un après l'autre, et M. D... put constater quelle fureur et quelle rage ils éprouvaient en nous reconnaissant à nos signes. En arrivant, ces démons étalaient tout leur orgueil. On aurait dit des géants en face de pygmées qu'ils vont écraser. Mais quand nous leur disions : « Regarde, nous connais tu ? » tout à coup leurs yeux devenaient hagards, leur poitrine haletante, leur visage pâle de terreur. « C'est toi ! s'écriaient-ils. C'est lui ! monstres, infâmes, scélérats ! Nous voici

devant vous ! » Et nous les forçons à confirmer par leur attestation celle de tous les autres. Quelquefois nous commençons par leur demander si on parlait en enfer de quelque grande œuvre de Dieu ; ce que les démons en pensaient, etc. Et alors ils nous racontaient, sans nous connaître, les desseins de Dieu, la terreur des démons et toute notre histoire à nous-mêmes. Mais ensuite, quelle n'était pas leur rage, quand ils reconnaissaient par nos titres qu'ils avaient tout raconté à ceux mêmes dont ils parlaient. Quelles scènes indescriptibles !

Qu'on se figure un démon dans le corps de Cantianille, avec son caractère, son accent, sa physionomie propres ; puis, tout à coup, dans une seconde, un souffle de mes lèvres remplaçant ce démon par un autre tout différent de caractère, de physionomie et même de son de voix ; je le répète, ces transformations sont inimaginables pour quelqu'un qui ne les a pas vues.

Les trois petits anges venaient aussi tous les jours, Marie et Chrysostome plus rarement, mais le petit Charles à chaque instant. « C'est moi qui fais les commissions du petit bon Dieu », disait-il, et il continuait à nous révéler tout ce que Cantianille aurait voulu nous cacher, et à faire à sa place tout ce qu'elle refusait de faire elle-même. Les démons s'opposaient de toutes leurs forces à ce qu'elle assistât à la messe chaque matin comme le bon Dieu le lui avait ordonné. Pendant la nuit, ils la faisaient cruellement souffrir pour lui arracher la promesse qu'elle n'y assisterait pas et lui ôter d'avance la force et le courage de se lever. Aussi, nous disait-elle tous les matins : « Je n'irai pas, laissez-moi ; je ne veux pas y aller ! »

(A suivre).

## A TRAVERS LES REVUES

**ANIMISME ET SPIRITISME.** — D'une étude du professeur Moutounier parue dans la *Revue Spirite* sur les dernières séances d'Eusapia Paladino, à Gênes, nous détachons le judicieux passage suivant :

... Lorsqu'il y a onze ans, Alexandre Aksakoff posa le dilemme entre « l'animisme et le spiritisme » et démontra avec une grande lucidité, dans son livre fait de main de maître, l'existence d'une entité autonome, intelligente et active dans les manifestations purement animiques, personne n'aurait pu s'attendre à ce que le premier terme du dilemme aurait été controversé et critiqué de mille manières, sous mille transformations diverses par ceux-là qui s'effraient du second. Que sont, en vérité, toutes les hypothèses ou les théories, comme on les appelle, inventées depuis dix ans pour ramener les phénomènes médianimiques à des manifestations de l'âme humaine, sinon des formes et des effets divers de l'hypothèse animique, tant conspués, quand on les compare à l'ouvrage d'Aksakoff.

De l'action musculaire inconsciente des assistants (mise en avant, un demi-siècle avant Faraday) jusqu'à la projection de l'activité protoplasmique, ou à l'émanation temporaire de l'habileté du corps du médium, imaginée par Lodge ; de la doctrine psychiâtre de Lombroso à la psychophysiologie d'Ochorowicz ; de l'extériorisation admise par

de Rochas à l'ésopsychisme ; de l'automatisme de Pierre Janet au dédoublement de la personnalité d'Alfred Binet, ce fut une suite, une alternative, un débordement d'explications, ayant pour but l'élimination de la personnalité extérieure.

Le procédé était logique et conforme aux sains principes de la philosophie scientifique laquelle, comme le déclare Lodge, nous apprend à épuiser la possibilité de tout ce qui a été observé, avant de demander l'aide de l'inconnu.

Mais ce principe, inattaquable en théorie, peut conduire à des résultats erronés quand on l'étend trop loin, dans un champ donné de recherches. Vallati a cité, à ce sujet, une curieuse apostille de Galilée publiée récemment dans le troisième volume de l'édition nationale de ses œuvres :

« L'ambre, le diamant et d'autres substances très denses étant chauffées, attirent les corps légers et c'est pourquoi ils attirent l'air en se refroidissant et l'air établit un courant pour les corpuscules. »

Ainsi donc, la volonté de réduire un fait physique non encore expliqué parmi les lois physiques connues, à cette époque, a fait commettre une erreur à un observateur et à un penseur aussi prudent et aussi positif que l'était Galilée. Si quelqu'un lui eût dit que dans cette attraction de l'ambre se trouvait le germe d'une nouvelle branche de science et la manifestation la plus rudimentaire d'une énergie, « l'électricité », inconnue auparavant, il eût probablement répondu : il est inutile d'avoir recours à l'inconnu. Galilée connaissait une forme d'énergie que la physique moderne étudie à la fois avec l'énergie électrique de laquelle un rapport étroit, intime avec toute autre nouvelle découverte résultent de nouveaux arguments à l'appui.

Quand il se fut convaincu que vraiment l'explication qu'il avait donnée sur le phénomène de l'ambre n'avait pas de signification, ni de fondement, il aurait pu porter son attention sur les analogies que l'attraction de l'ambre pour les corps légers présentent avec l'attraction de l'aimant pour la limaille de fer. Arrivé à ce point, il eût très probablement écarté la première hypothèse et aurait admis que l'attraction de l'ambre est un phénomène magnétique.

Et il se serait trompé, parce qu'elle est au contraire un phénomène électrique. De même, ceux-là ne pourraient-ils se tromper qui, pour éviter à tout prix la nécessité de nouvelles entités, insisteraient avec une prédilection trop marquée sur l'hypothèse animique, alors même que celle-ci se montrerait insuffisante pour expliquer toutes les manifestations médianimiques ?

Ne pourrait-il advenir que, comme les phénomènes électriques et magnétiques sont entre eux en étroite relation et nous paraissent souvent inséparables, la même chose se produisit entre les phénomènes psychiques et les phénomènes spirites ? Et prenons garde qu'un seul fait non explicable par l'hypothèse animique et explicable par l'hypothèse spirite, ne suffise à conférer à celle-ci le degré d'adaptation scientifique qui a été jusqu'à présent nié avec tant d'énergie : absolument comme la découverte d'un phénomène tout à fait secondaire de la polarisation de la lumière a été suffisante à Fresnel pour écarter la théorie Newtonienne de l'émission et adopter la théorie ondulatoire...

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.  
Téléphone 215-10